

GEDEON COMEDIEN

PAR
Benjamin
RABIER

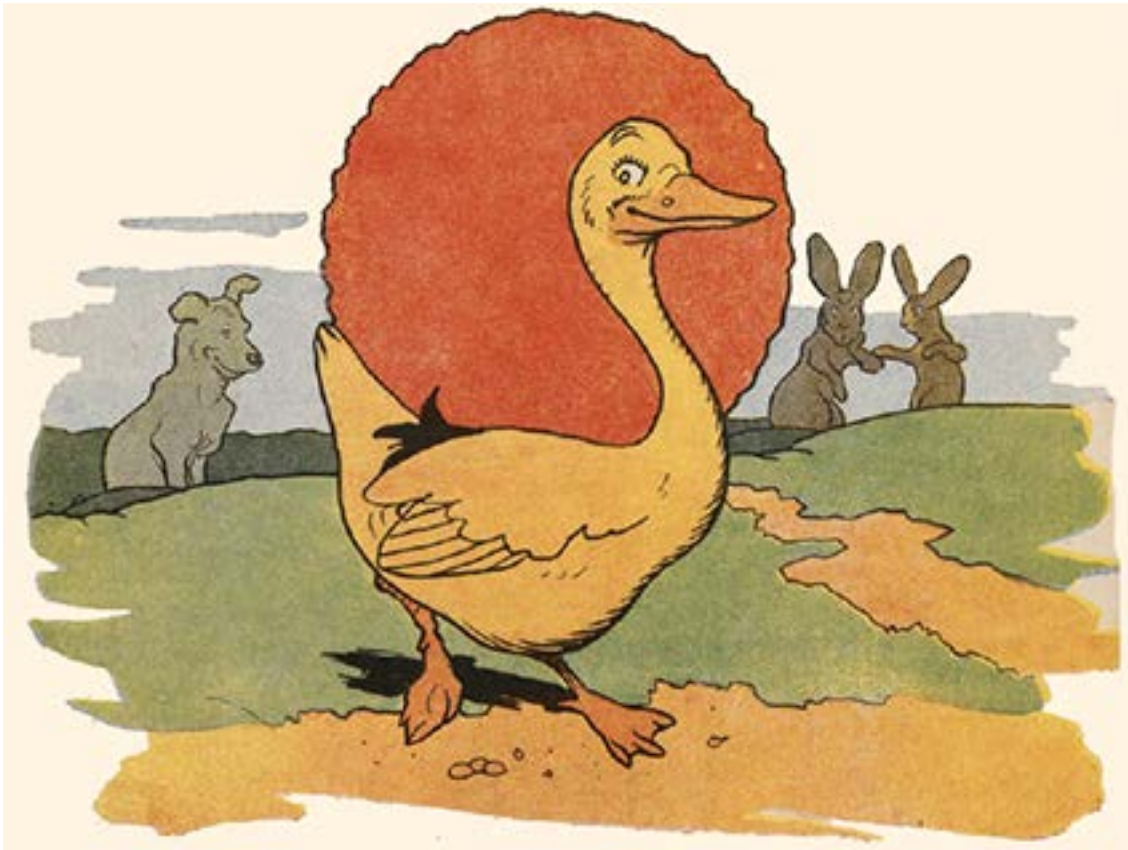


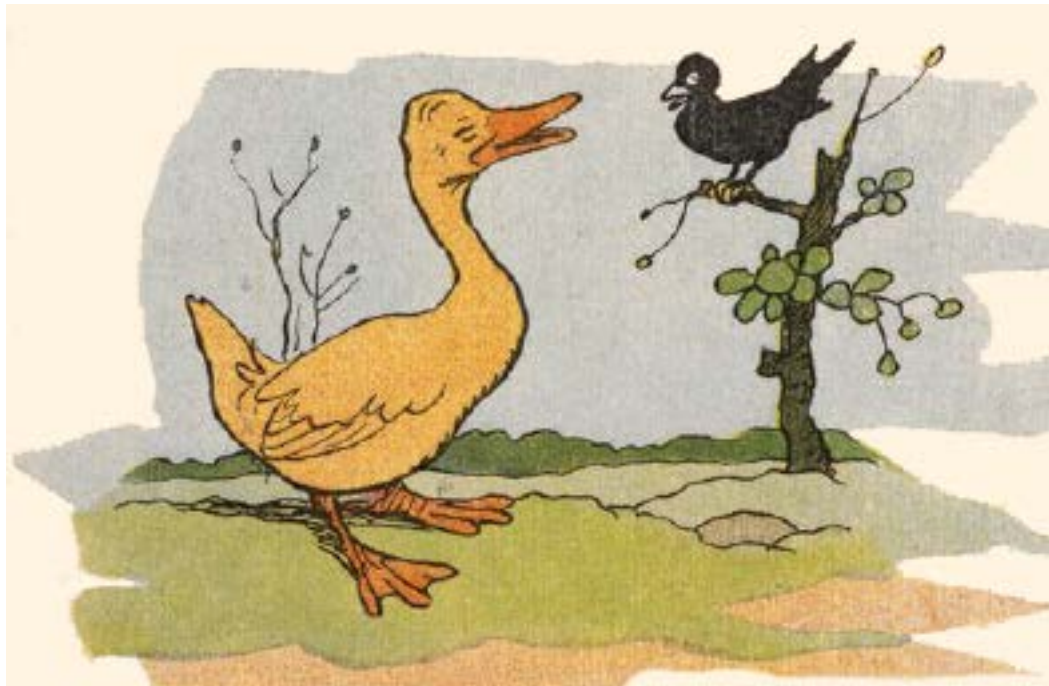
Deuxième partie

Gédéon comédien

Deuxième partie

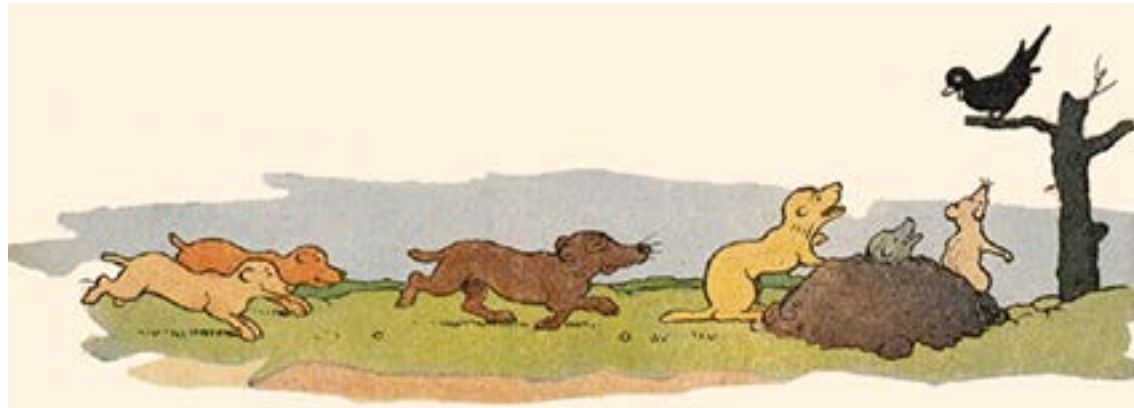
Texte et illustrations de Benjamin Rabier





Décidément il est grand temps que j'organise mon affaire, pensa notre ami Canard. Par le théâtre, j'arriverai à mettre mes spectateurs en garde contre les embûches et les misères de la vie. Le théâtre est vraiment pour le Peuple le meilleur et le plus sûr moyen d'éducation. Il faut commencer tout de suite.

— J'ai l'intention, dit-il au merle Noiraud, d'inaugurer mes représentations par une séance de Guignol, que je réserverai aux seuls habitants du Bois de Gatine.



Les animaux sauvages sont forcément frustes et primitifs, donc une séance où s'exhibera Guignol ne dépassera certainement pas leur intellect, et pendant qu'ils seront au spectacle, l'idée ne leur viendra pas d'excursionner dans les basses-cours et dans les champs ensemençés.



Le merle se chargea de lancer les invitations à la ronde, et Chabernac reçut de son Directeur l'ordre d'aller jouer une pièce de Guignol dans le Bois de Gatine, au carrefour des Chasseurs.



Le singe interpréta devant un parterre composé des Rois de Forêt et des sujets du Bois une des meilleures Pièces de son répertoire.

Le succès fut très grand et les bravos crépitèrent sans fin.



Le lendemain de ce jour qui avait marqué de si mémorable façon les débuts du « Théâtre populaire Gédéon », notre canard, aux confins d'une prairie, s'occupait à dresser une foule de comparses, autrement dit de figurants, recrutés parmi les lapins des environs.

Tout au loin, le renard regardait tout ce petit monde se livrer à des mouvements d'ensemble, et il se confiait bien bas :

— Si cela continue, tous ces beaux petits lapins sont perdus pour moi. Ils aimeront mieux aller se distraire au spectacle que de folâtrer sur la mousse des clairières. Vite, il faut parer au danger dont je suis menacé.

Près de lui passait un frelon.

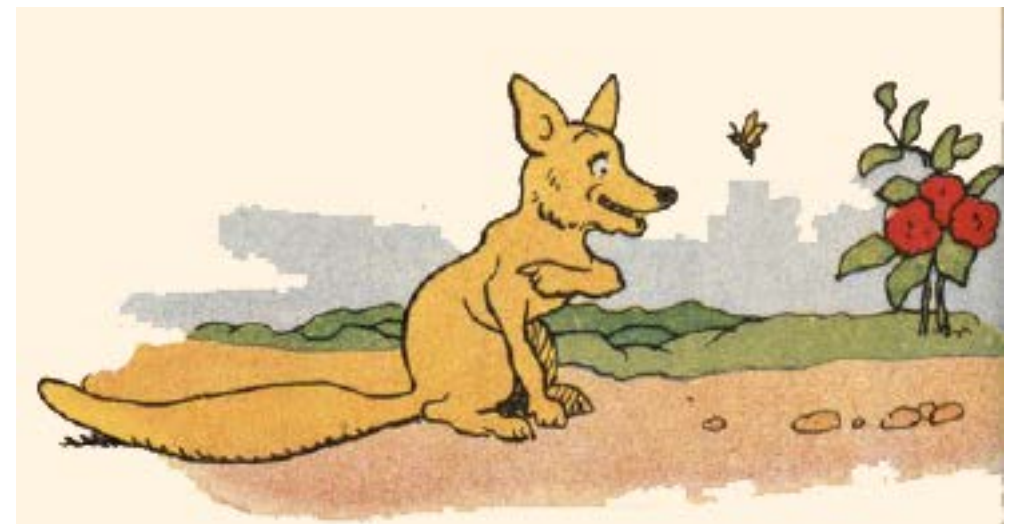
Me Renard l'arrêta dans son vol et lui dit :

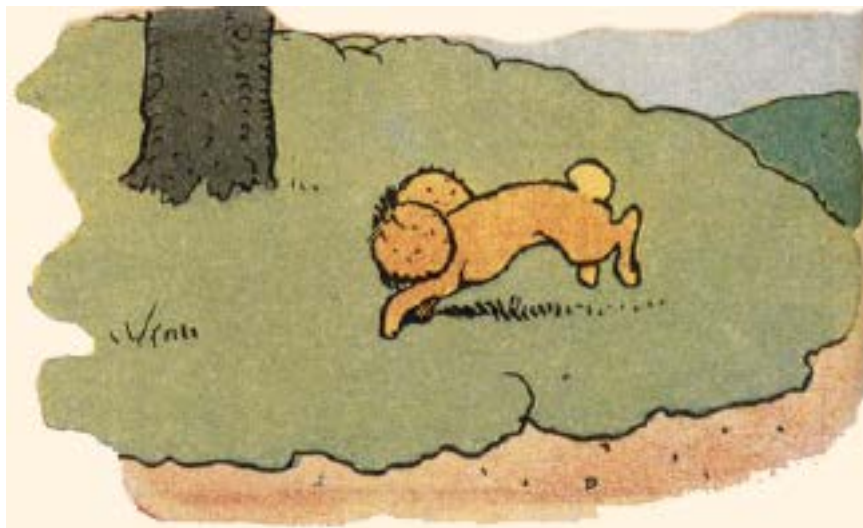
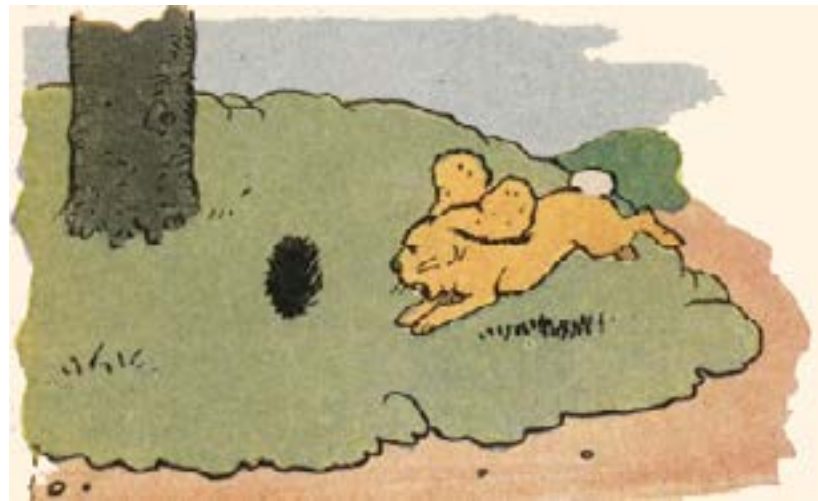
— Frelon, il faut que tu rendes un service à tous ces malheureux petits lapins que tu vois là-bas en compagnie de Gédéon, le mauvais canard. Il veut faire d'eux des

comédiens, des artistes qui mèneront une vie de bohémiens et qui, le plus souvent, se nourriront de vache enragée.

— Que faire pour ramener ces pauvres égarés à des goûts plus bourgeois ?

— Piquer de ton dard le bout de leurs oreilles, tout simplement.





— C'est bien, répondit le frelon.

Et l'insecte prit son vol pour aller piquer aux oreilles les figurants de Gédéon.

Sous l'action de la piqûre, les oreilles des Jeannots enflèrent dans de formidables proportions.

Elles enflèrent à ce point qu'il fut impossible aux pauvres petits rongeurs de réintégrer leur terrier.



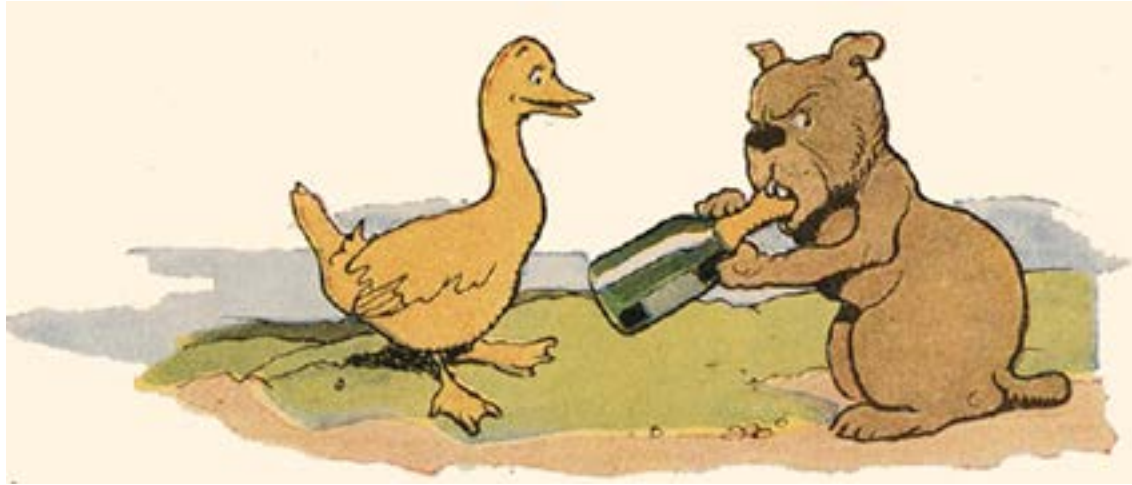
Ils geignèrent, ils crièrent, ils pleurèrent et passèrent la nuit dehors jusqu'à ce que les oreilles voulurent bien reprendre leurs dimensions normales.

Plusieurs, à coucher au bel air, attrapèrent rhumes et bronchites, et, naturellement, ils portèrent Gédéon responsable des résultats piteux de cette aventure, dont le but en soi n'avait pourtant rien que de très louable.



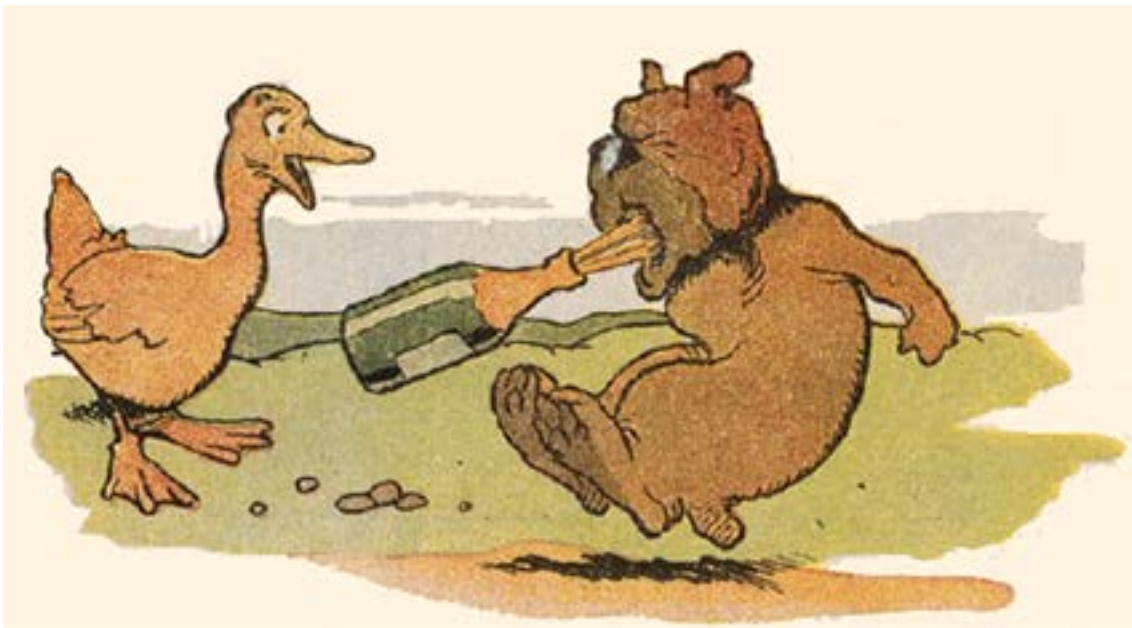
Aussi, quand le canard voulut à nouveau rassembler ses comparses, il les vit se sauver à toutes jambes, et le comédien-directeur dut renoncer à recruter des figurants.

— Jamais je n’aurais cru que l’on pût rencontrer tant de difficultés pour organiser une affaire théâtrale, disait tristement Gédéon à Grognard, occupé à mordre le bouchon d’une bouteille de Champagne qu’il avait trouvée dans le cellier.



Une explosion répondit à la méditation du canard.

En mordant le bouchon, Grognard avait coupé le fils de fer de la bouteille, et le bouchon, désormais sans lien aucun, venait de partir.



Poussé par les gaz qui avaient déterminé l'explosion, le bouchon entra dans la gorge de Grognard, qui faillit mourir étouffé.

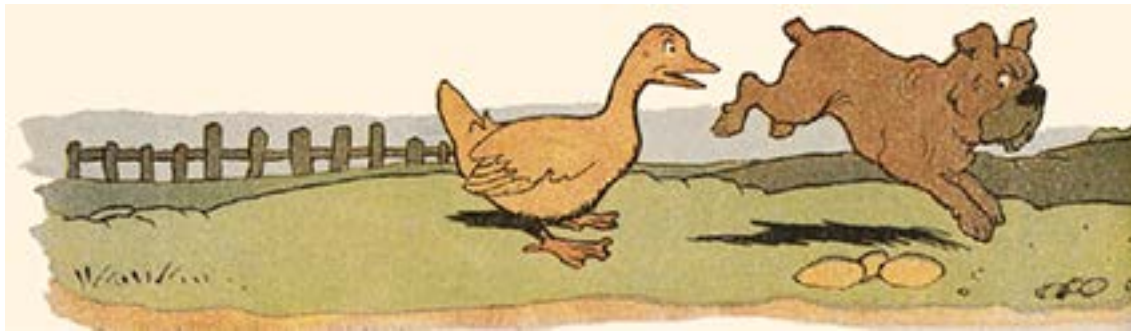


Sans Gédéon, qui, à l'aide de son bec
retira le bouchon de la gorge du chien,
Grognard rendait le dernier soupir.

— Vraiment, se dit Gédéon, quand il fut
seul, comment veut-on que je parvienne
à monter une troupe avec des individus
de cette trempe-là ? Non, c'est à
désespérer de tout.



Le canard fut sur le point d'abandonner
son idée, de jeter le manche après la
cognée, comme on dit couramment.



Néanmoins, il se ressaisit et prit la ferme décision de se livrer à de nouvelles tentatives de recrutement.

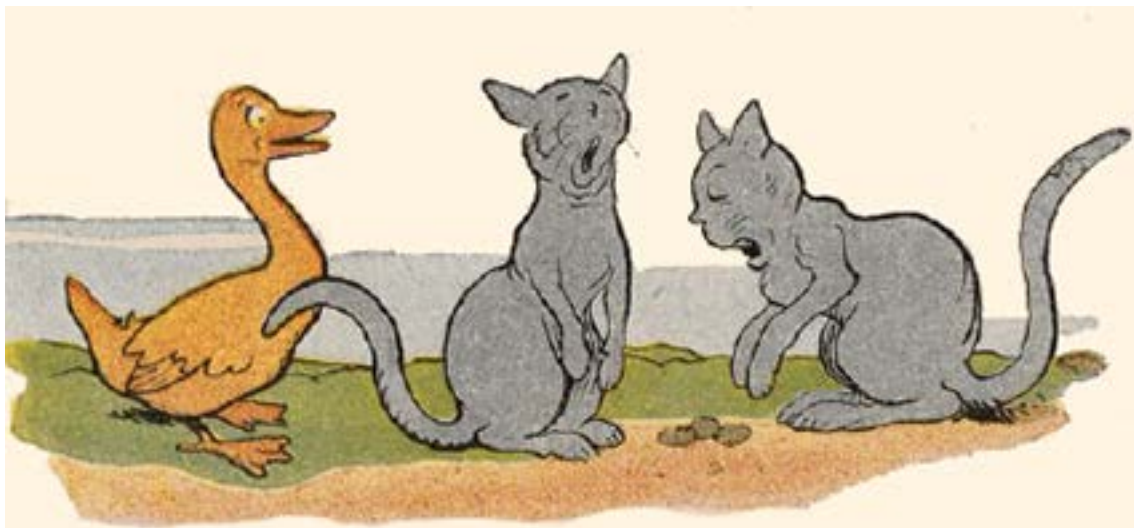
En attendant, il se creusait la tête pour arriver à distraire ses camarades de la ferme par des spectacles plus élémentaires, plus accessibles à leur compréhension.



C'est ainsi qu'une nuit, il profita d'un clair de lune pour donner aux habitants de la ferme un spectacle d'ombres chinoises.

Puis, le lendemain, il se remit en campagne.

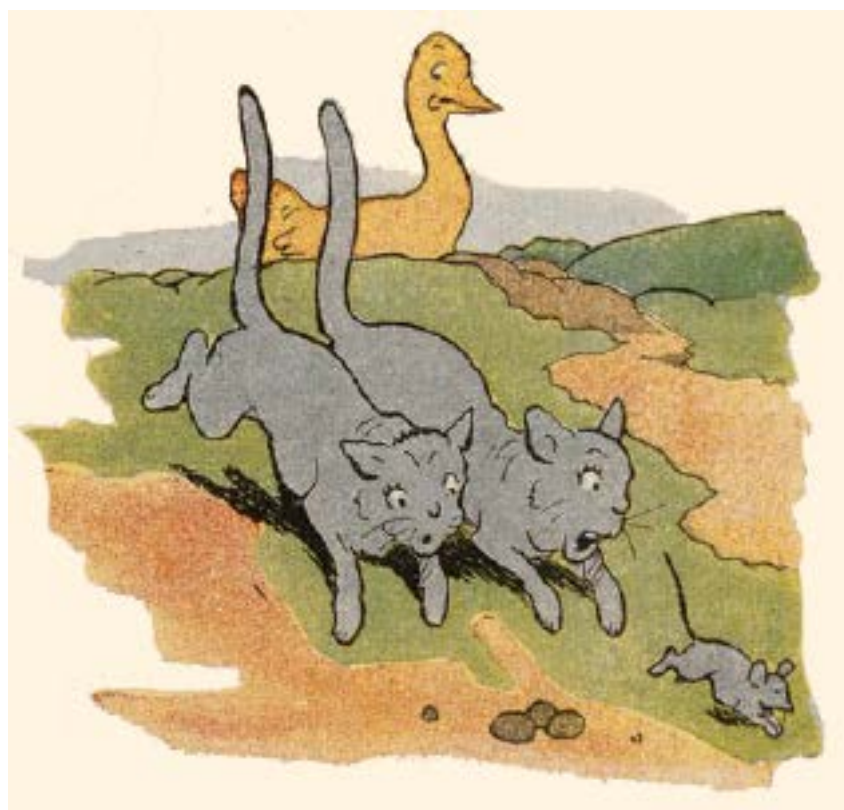
Frappé par les miaulements sonores et modulés de deux chats de gouttière, il les emmena derrière la bergerie pour leur demander une audition.



— Vous allez, leur dit-il, miauler devant moi « Au clair de la lune » et si votre voix me plaît, je vous engage sur-le-champ pour débiter dans mon théâtre.

À peine avait-il prononcé ces mots qu'une petite souris sortit de trou et traversa le chemin.

Les chats l'aperçurent, et, plantant là le comédien-directeur, ils se lancèrent à la poursuite de la bestiole.



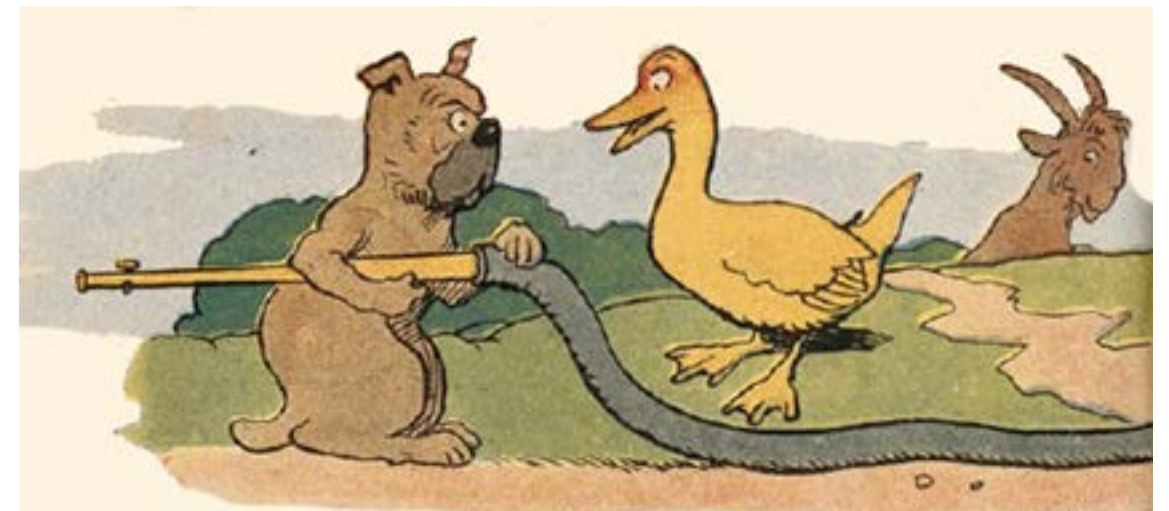
Rien à faire avec ces imbéciles, soupira le canard mécontent et quelque peu désabusé.

Ne pouvant utiliser Grognard en qualité d'artiste, car son intelligence était plutôt bornée, Gédéon pensa à employer le brave chien de garde comme pompier dans son théâtre.

— Tous les théâtres ont un pompier, se dit le canard. Donc il me faut un pompier, et pour dresser Grognard à la manœuvre de la pompe, il lui fit prendre dans ses

pattes le tuyau d'arrosage dont se servait le jardinier, et tout aussitôt il se mit en devoir de lui expliquer le mécanisme de cet ustensile inconnu du chien.

Grognard prit maladroitement le tuyau sous son bras et attendit la leçon promise.





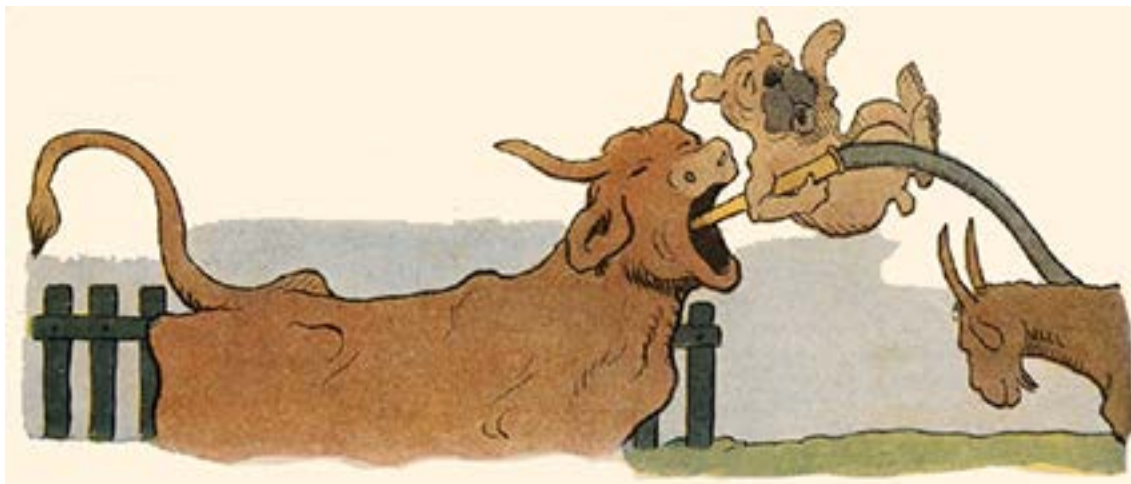
À ce moment, vint à passer la chèvre Gertrude qui avait un compte à régler avec Grognard à la suite de certaine morsure au pied, dont elle avait gardé souvenance et rancune.

Profitant de ce que le chien était embarrassé par le tuyau d'arrosage, Gertrude fondit sur lui et l'envoya dans l'espace à quelques mètres de hauteur.

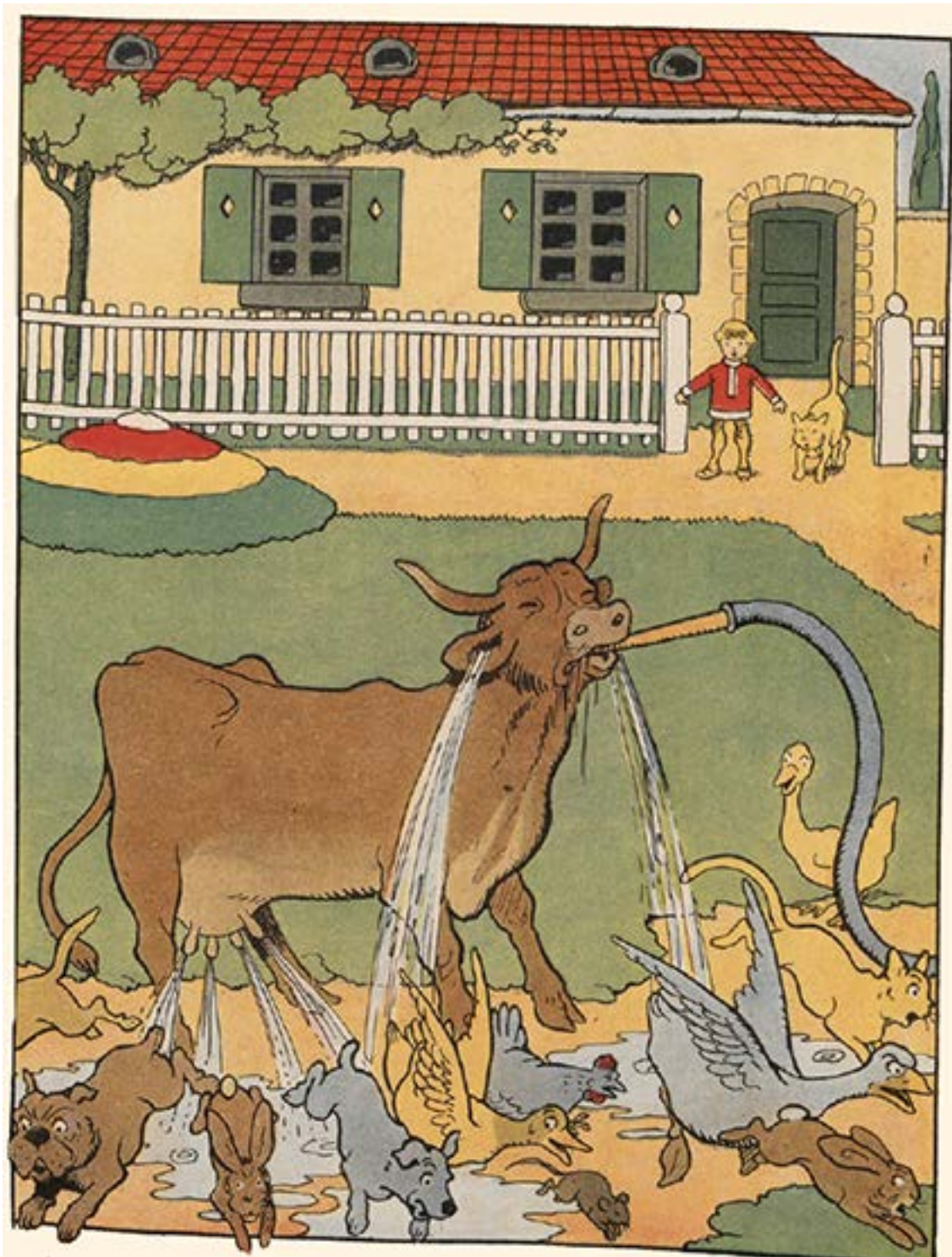


À cet instant précis, la vache Blanchette, tranquillement installée derrière Grognard, ouvrait la gueule pour appeler son petit veau.

Grognard, en retombant, enfila la lance de son tuyau dans la gueule de la malheureuse Blanchette.



Dans ce mouvement imprévu, la clavette de la lance fit un tour, et l'eau, dès lors sans entrave, sortit à torrent de ce tuyau d'arrosage dont l'extrémité disparaissait dans l'estomac de Blanchette.



La pauvre bête faillit mourir de cette douche interne qu'aucun vétérinaire n'avait jamais prévue comme préventif ou comme traitement.

Ayant réuni non sans peine quelques éléments, Gédéon se décida à donner, par une belle après-midi de juin, la première représentation de son spectacle.

C'était une pantomime intitulée « Le désespoir d'une belle-mère ».

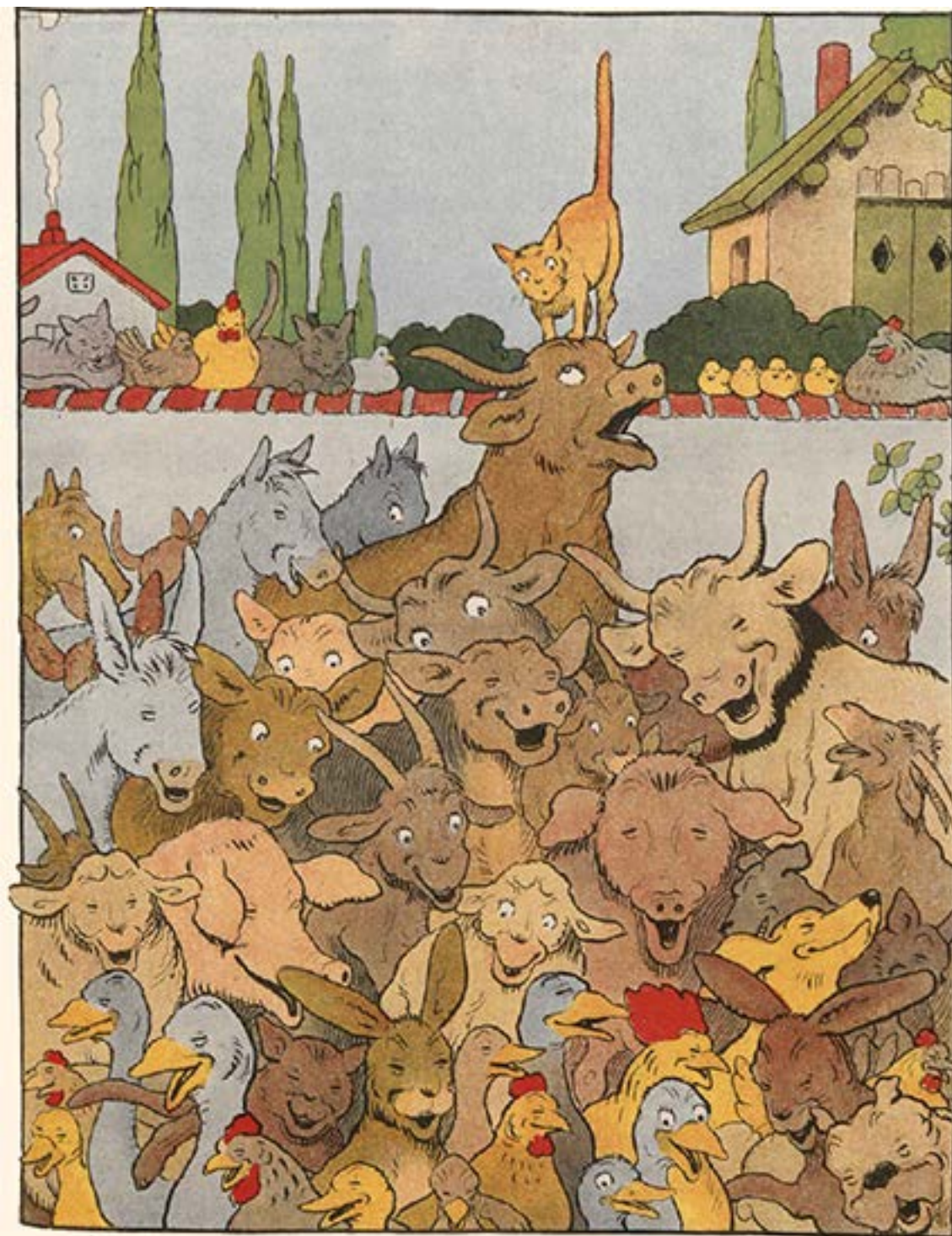


Un auditoire nombreux et fort bien disposé fit un sort à toutes les scènes de la pantomime, et ce spectacle d'ouverture eut un énorme succès.

Malheureusement, les fermiers avaient eu vent de la chose.

— Qu'allons-nous devenir si nos animaux se font comédiens, dit le fermier.

— C'est la fin du monde, renchérit son épouse.



— Et c'est à ce maudit Gédéon, ainsi qu'à cet imbécile de Flambeau que nous devons cette nouvelle folie qui s'est abattue sur la basse-cour.

Et en guise de représailles, Flambeau fut mis à l'attache, tandis qu'on enfermait Gédéon dans une cabane.



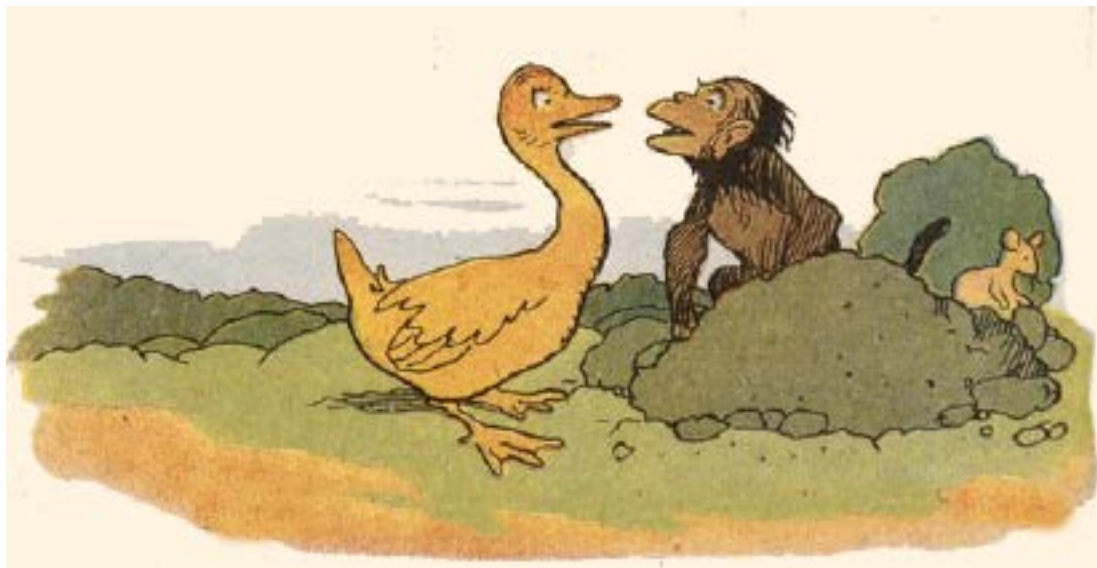


Quand l'orage fut passé, les deux amis furent rendus à la liberté.

— Je pense qu'ils sont guéris maintenant de leur envie de cabotiner, dit le fermier à sa femme.

Il n'en était rien.

À peine libéré, Gédéon alla trouver Chabernac, et lui fit part des obstacles que son Théâtre populaire Gédéon » suscitait de tous côtés.



— Écoute, dit Chabernac, pourquoi ne recruterai-tu pas ta troupe parmi les pensionnaires de la Ménagerie actuellement au repos dans ce village ?



— Très bonne idée, répondit le canard, envoie-les moi sans tarder.

— Demain, tu auras leur visite.



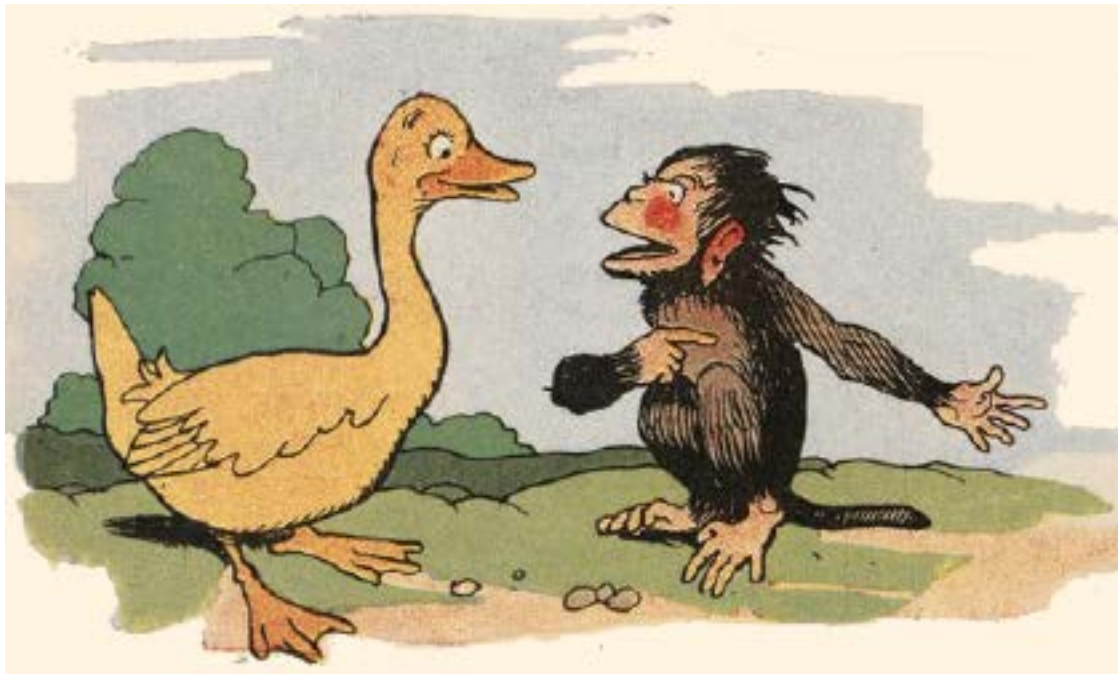
Dès que la nuit fut tombée, le singe se rendit aux écuries et ouvrit portes et grille, qui retenaient prisonniers les animaux de la ménagerie.

Tous se ruèrent vers l'air libre.

Un crocodile ouvrait la marche, suivi d'un hippopotame, d'une autruche et d'un tatou à trois bandes.

Chabernac était le dernier de la file.

La joie d'un peu de liberté les illuminait.

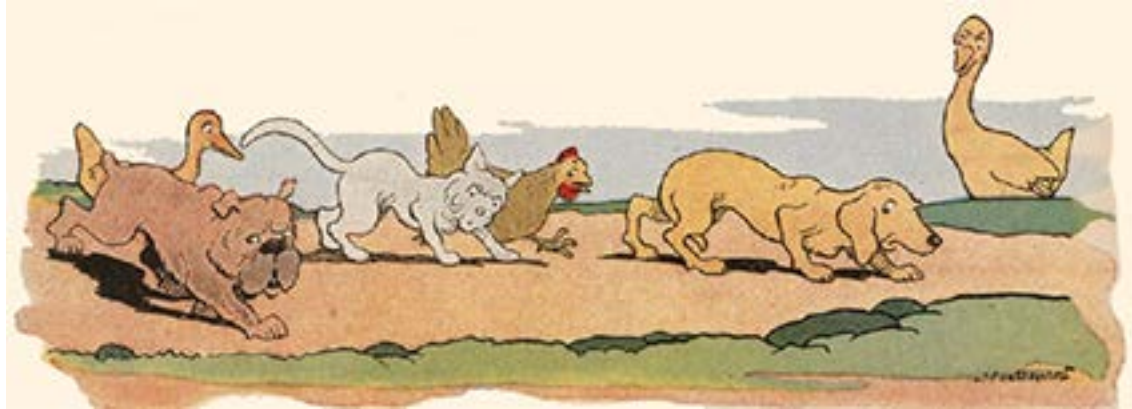


Le lendemain, à l'aurore, le singe vit Gédéon et lui dit :

— Mes amis sont en liberté, tu vas avoir sous peu leur visite.

— Merci, camarade, répondit Gédéon, je saurai reconnaître tes bons offices et ton obligeance.

Quand le canard revint à la ferme, il fut stupéfait de l'air inquiet et apeuré de ses amis de toujours.



Tous s'éloignaient de la basse-cour à pas feutrés, l'échine courbée et l'effroi dans les yeux.

— Qu'est-ce encore ? se dit Gédéon et qu'est-il encore arrivé ici pendant ma courte absence de ce matin ?

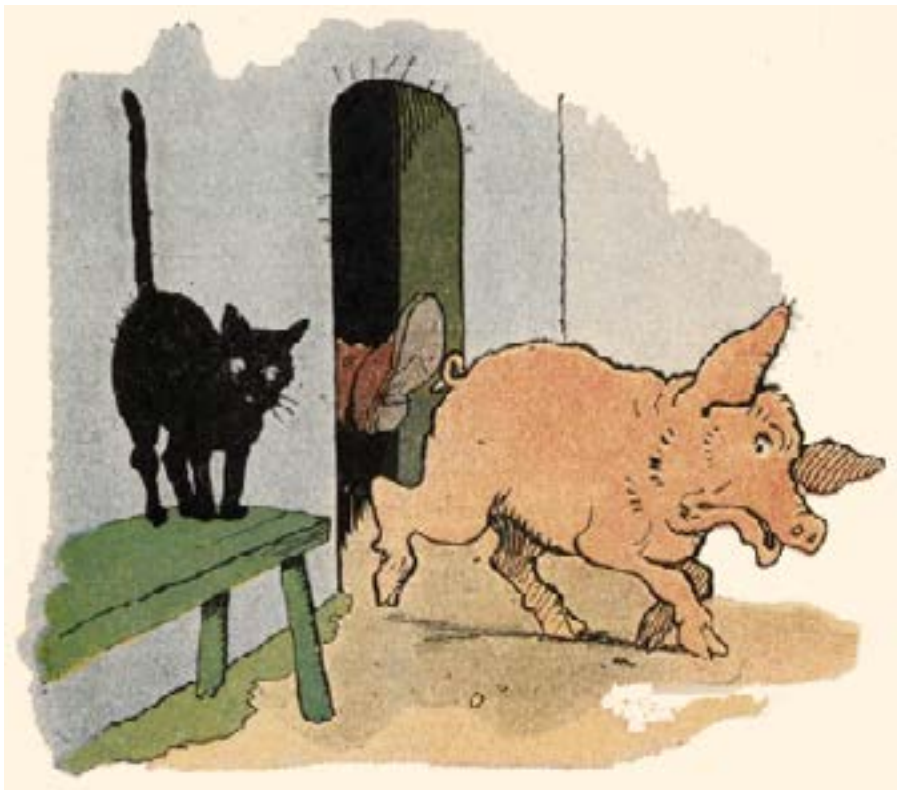


Poursuivant sa promenade, il aperçut, inquiète et tourmentée, la fermière accoudée à l'appui de sa fenêtre.

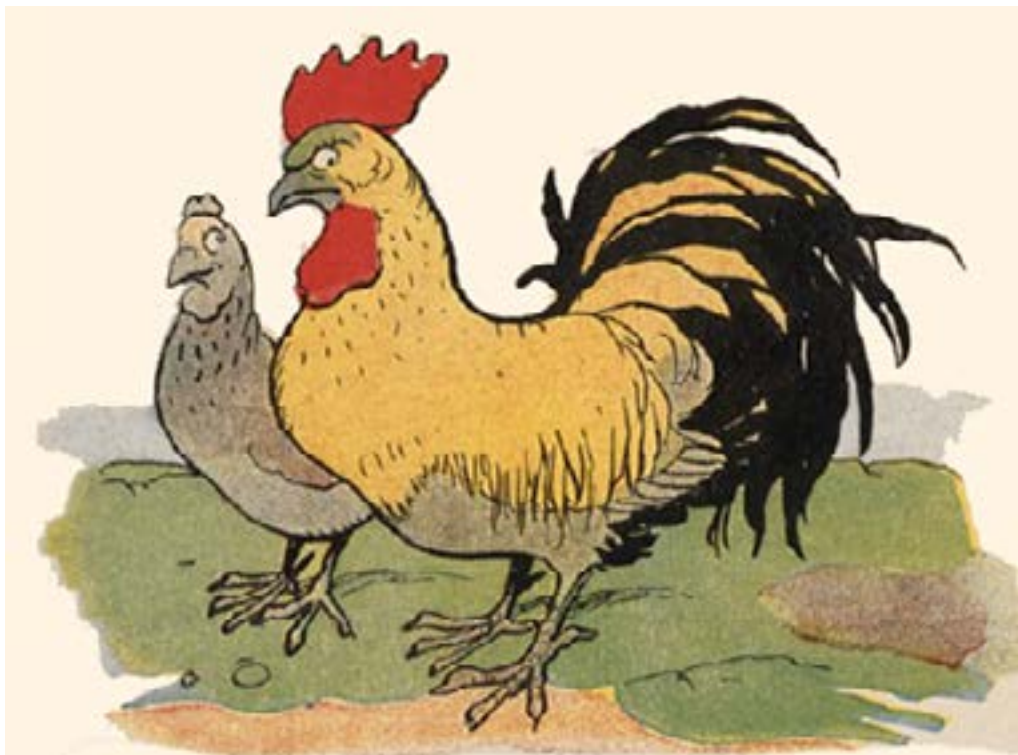


Son mari se livrait à des efforts surhumains pour sortir de l'écurie l'âne Alfred.

La pauvre bête tremblait comme la feuille, et la sueur perlait de son front.



Quant à Bob, le gros porc périgourdin, il fallut le pousser du pied pour le faire sortir de la porcherie.



Plus loin, Chanteclerc, le coq, et Tigrette, la pondeuse du Nivernais, semblaient en proie à une terreur indicible.

Caché dans un coin du grenier, Chabernac exultait et avouait, dans un « a parte » plein d'envie, la joie qu'il éprouvait en contemplant les effets de la panique qu'il avait semée dans la paisible ferme en rendant la liberté aux pensionnaires de la Ménagerie.

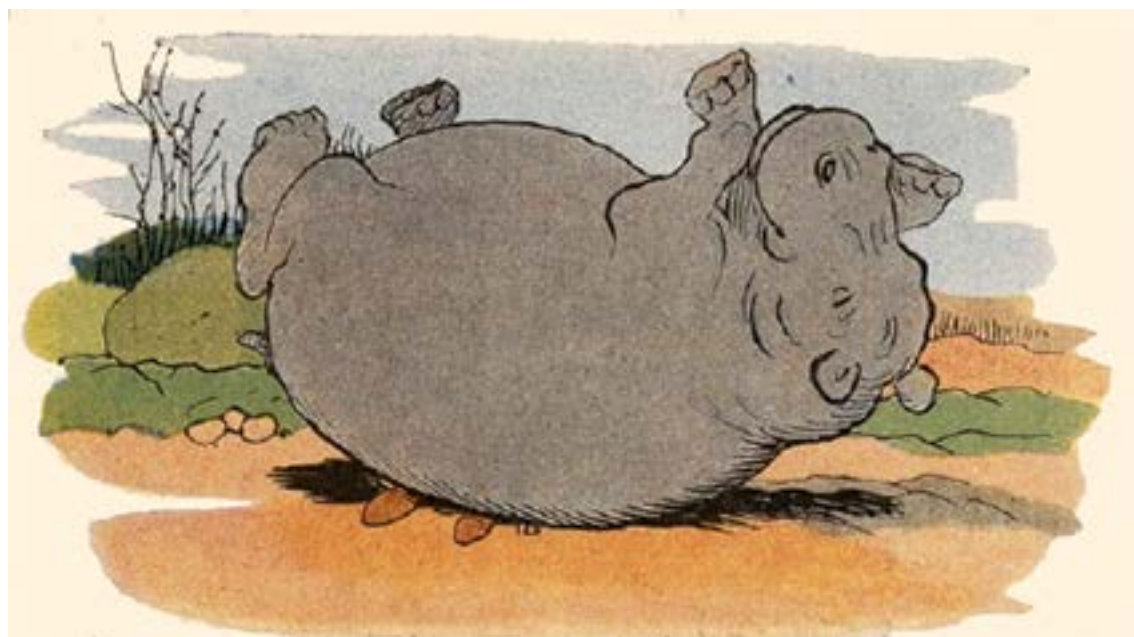


Ce mouvement, il l'avait eu, non pour seconder le trop naïf Gédéon, mais pour assouvir un mesquin sentiment de jalousie.

Chabernac, à la vérité, avait peur de la concurrence que pourrait faire à la Ménagerie le « théâtre populaire Gédéon ».

Son plan avait un plein succès.

L'arrivée dans la ferme de cet hippopotame, de ce crocodile, de ce tatou et de cette autruche ne passa pas inaperçue, vous pouvez le croire.



58

L'hippopotame riait à pleins poumons de la terreur qu'il semait et pour l'augmenter, il se roula à terre sans se douter que ce mouvement inattendu allongea de deux mètres cinquante la taille d'un pauvre petit lapin qui s'était blotti sous le pachyderme.



59



Et tandis que, sous l'œil amusé de Chabernac, la basse-cour fuyait à toutes pattes dans toutes les directions, l'hippopotame s'asseyait tranquillement sur un tonneau vide.



Gédéon alla trouver Chabernac et lui fit part de ses inquiétudes.

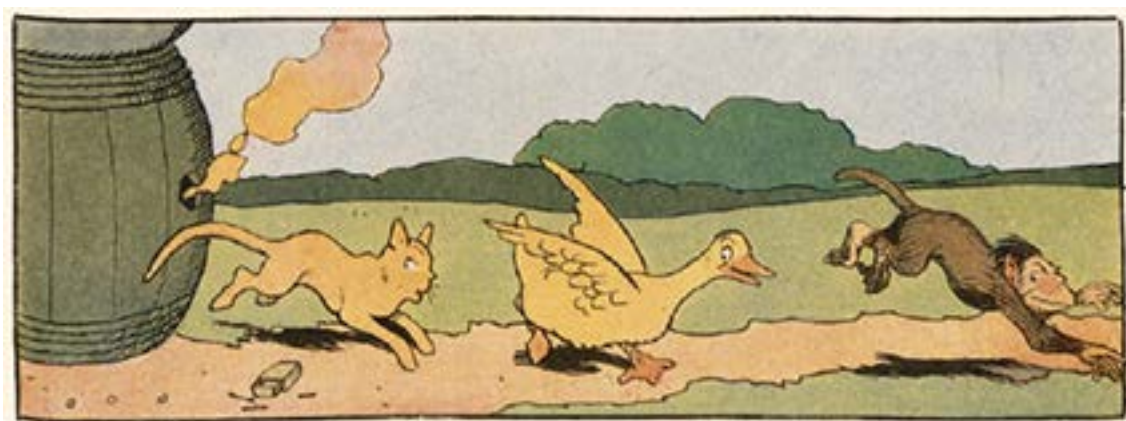
— Jamais je n'arriverai à monter une troupe avec les sujets que tu m'as envoyés.



— C'est parce que tu ne sais pas les prendre. Au fond, ce sont de braves gens, artistes jusqu'au bout des ongles; mais il faut savoir leur parler.

Gédéon se retira sur ces paroles du singe sans que son inquiétude se fût pour cela dissipée.

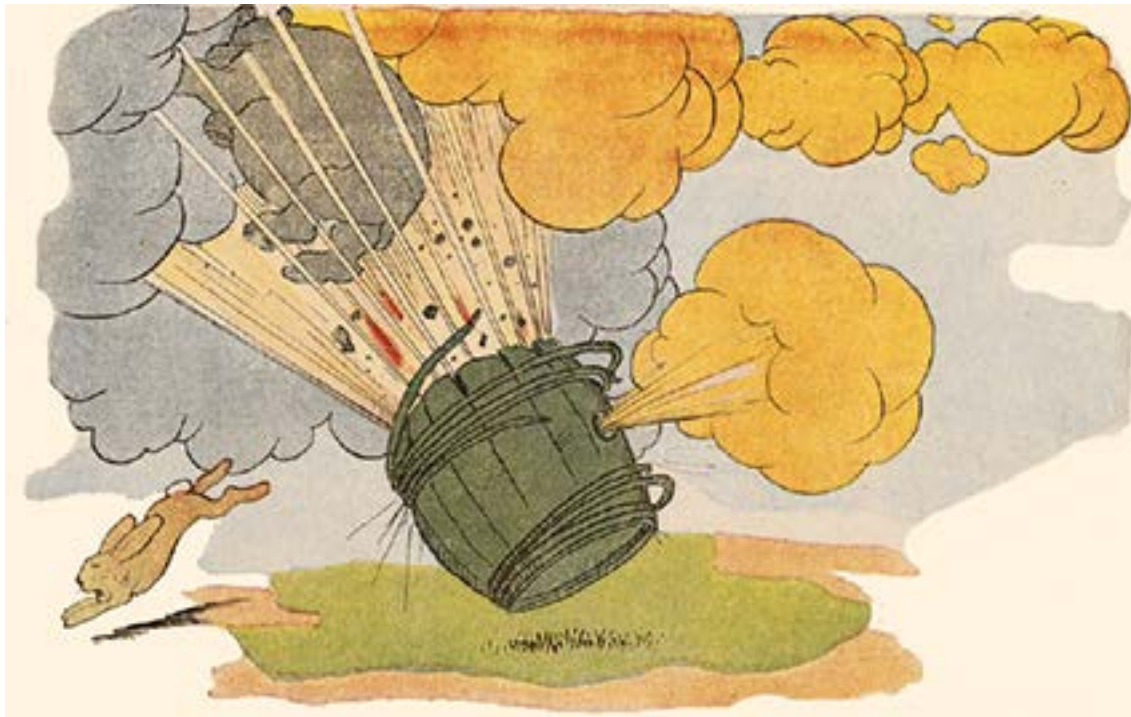
Chabernac résolut de tenter un grand coup afin d'enlever à jamais le goût du théâtre à Gédéon et à ses amis.



Apercevant l'hippopotame, qui s'était endormi sur son tonneau, il ramassa dans le magasin d'accessoires de la Ménagerie, tout ce qui restait de fusées, de boîtes de poudre et de pétards, puis, par la bonde ouverte, il laissa tomber le tout dans l'intérieur du tonneau.

La même ouverture servit de passage à une allumette enflammée.

— Sauve qui peut, cria-t-il à un chat et à un caneton qui, curieux, s'étaient approchés.



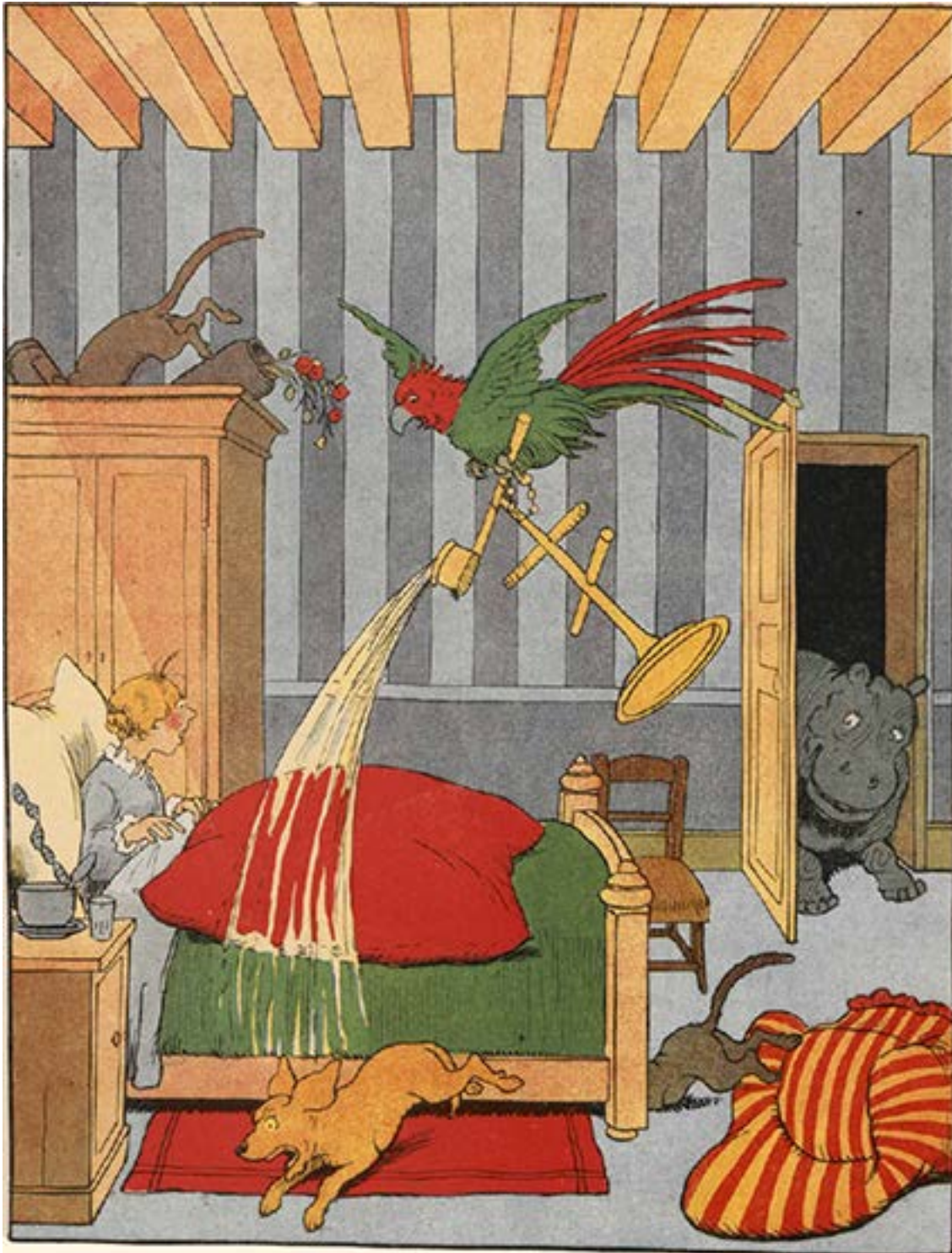
À ce moment, en effet, une explosion formidable ébranla les airs, et un roulement de tonnerre se répéta d'écho en écho.



Malgré son poids imposant,
l'hippopotame, soulevé à une trentaine de
mètres, sous la puissance de l'explosion,
fit deux ou trois tours sur lui-même et
alla retomber sur le toit de la maison de
Madame Homer, la directrice de l'école
des filles.



Le pachyderme, qui pesait une tonne, fit voler en éclats une centaine de tuiles, défonça la toiture de la maison et disparut dans le grenier au milieu d'un fracas épouvantable de matériaux, auquel se joignait le miaulement qu'un chat de gouttière, jusqu'alors béat sur une cheminée, laissait échapper de sa gorge serrée par l'épouvante.



Le pachyderme, qui ignorait les lieux, secoua la poussière qui saupoudrait sa carapace, puis il se remit sur ses pattes, descendit un étroit escalier, poussa une porte entr'ouverte et aperçut la bonne Madame à laquelle il présenta ses hommages.

La pauvre femme faillit mourir de peur, en apercevant ce visiteur aussi indiscret que matinal.

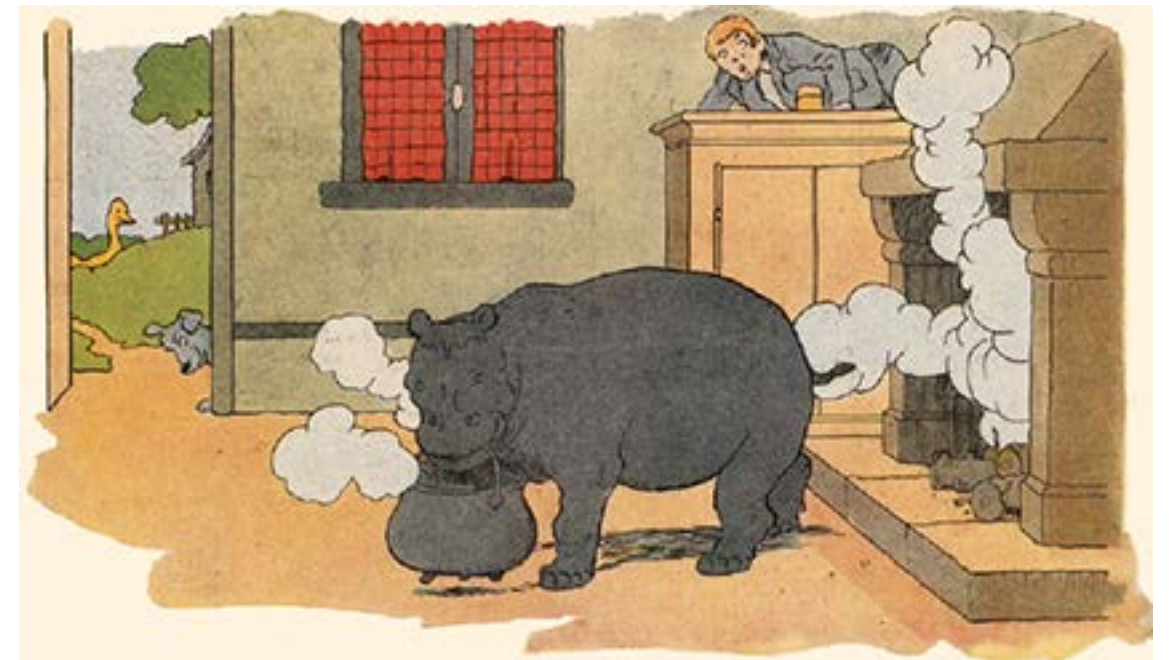
Elle poussa un grand cri et tomba évanouie sur son oreiller, tandis que son perroquet Caraco, son chien Gustave et ses chats Fred et Lucien cherchaient dans la fuite un salut protecteur.

Le pachyderme s'excusa dans son langage et, sans bruit, descendit dans la salle à manger.

Au fond de l'âtre, une grosse marmite ronronnait.

Ses flancs recelaient un odorant pot-au-feu cuit à point.

L'hippopotame, alléché par le divin fumet qu'exhalaient le bœuf et les carottes, ne put résister à la tentation de goûter à ce plat qui lui tombait du ciel.





Doucement, il détacha de la crémaillère la marmite et gagna paisiblement la campagne où, bientôt, ses amis le crocodile, l'autruche et le tatou vinrent le rejoindre.

Tous quatre s'installèrent sur l'herbe et firent un déjeuner improvisé dont, pendant longtemps, ils se souviendront.